

# LES MOTS D'ESTHER

**Frédérique Trimouille**



... l'un t'avait serré le cœur, un autre t'avait fait pleurer, le troisième  
t'avait fait sourire

Frédérique Trimouille

Les mots d'Esther

© Frédérique Trimouille, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7102-4

**Librinova**”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Famille d'Esther

***Théo et Léa***

*Théo, père d'Esther*

*Léa, mère d'Esther*

*Éole, fille d'Esther et d'Abel*

*Gaïa, fille d'Éole, petite-fille d'Esther*

*Hébé, fille de Gaïa, arrière-petite-fille d'Esther*

Famille d'Abel

***Paul et Luna***

*Paul, père d'Abel*

*Luna (née Sandro,) mère d'Abel*

*Adam, Andrea, Abel et Claire, enfants de Paul et Luna*

***Jules et Eva***

*Jules, père de Paul, grand-père d'Abel*

*Eva, mère de Paul, grand-mère d'Abel*

***Joseph et Marta***

*Joseph, père de Jules et de Jean, grand-père de Paul, arrière-grand-père d'Abel*

*Marta, mère de Jules et de Jean, grand-mère de Paul, arrière-grand-mère d'Abel*

### Autres personnages

*Hyacinthe : chef des résistants*

*Samuel : ami d'Abel, poète, résistant*

*Anna : amie d'Esther*

*Hector : compagnon d'Abel sur l'île aux trois dents*

### Événements de la vie d'Esther

*20-24 ans, Grande sécheresse*

*22 ans, naissance d'Éole*

*24-40 ans, régime des hommes en noir*

*26 ans, disparition d'Abel*

*35 ans, mort de Théo*

*40 ans, naissance de Gaïa*

*40 ans, dépression*

*60 ans, mort d'Anna*

*70 ans, naissance d'Hébé*

## PROLOGUE

*En haut de la colline, Cita émerge d'un écrin vert, dense et dur, ponctué de rochers clairs. Face à la mer, adossée à la montagne, elle offre à ses habitants un goût d'éternité, entre ciel et terre. Ruelle après ruelle, marche après marche, Cita monte en colimaçon depuis ses murs d'enceinte jusqu'à son église, un édifice carré qui survit à des siècles de dévotion naïve, de barbarie ou d'indifférence obtuse. Ses murs épais et tièdes, troués de quelques câpriens avec leurs fleurs comme des étoiles dans la pierre, abritent un noyau de silence et de douceur. Quoiqu'il arrive. Sur le septième banc, au bord de l'allée centrale, le corps d'Esther, comme enchâssé depuis toujours à cette place. Il vit, il respire. Son cœur bat en silence, il est le centre du monde, il bat sur le parvis écrasé de chaleur, il bat dans le labyrinthe des ruelles de la ville, sur les collines dont les courbes conversent à l'infini et encore au-delà, sur la mer qui vibre dans la lumière. Il bat et ne parle pas. Il est le silence.*

*Et puis le dos fatigue, le banc craque, Esther soupire, l'enchantement est rompu. La machinerie redémarre en grinçant. Elle se déplie péniblement et gagne à petit pas la lourde porte de San Matteo. Sa vieille main rêche et les veines du bois si douces se saluent, elles se connaissent depuis toujours. La porte s'ouvre sur un four. Immobilisée sur le seuil, Esther se crispe, prise de vertige. À ses pieds, les marches usées de tant et tant de pas, menacent de la jeter sur le parvis brûlant. Elle se met en mouvement, s'arcboute, se tord, se vrille, rentre la tête, déploie ses maigres abattis, sa canne. Comme un insecte sur un terrain hostile, elle gagne enfin la dernière marche. Sur la petite place, un banc de pierre, réfugié dans un filet d'ombre, comme un unique trait de pinceau sur la page blanche. L'olivier agite doucement ses cheveux d'argent, il est seul au centre de tous ces blocs de pierre taillés pour l'éternité.*

*Esther se sent pierre parmi les pierres. Sa longue conversation avec elle-même ou plutôt avec des morceaux étranges et familiers d'elle-même reprend.*

*Elle se revoit le jour de la disparition d'Abel. C'était un 10 juillet, elle descendait le sentier qui mène à la mer, était-ce bien elle ?*

# DISPARU

*On reconnaît l'amour*

*à ce qui le menace*

*et tout le menace*

*Christian Bobin*

Ce corps souple et joyeux qui se riait de la pente et du soleil qui cogne ? Était-ce bien toi ?

Tes pieds étaient blancs de poussière dans tes sandales, les cailloux roulaient en chantant sous tes pas. Ta jupe dansait autour de tes hanches. Elle était bleue. Ta fille, juchée sur les épaules de son père, lui donnait des coups de talons et lui tirait les cheveux. En jeune cavalière impétueuse et cruelle, si confiante dans la solidité de sa monture, elle exigeait toujours plus de cabrioles et de galopades. Abel, ravi de se faire martyriser, la surprenait par des écarts, des hennissements et des ruades qui la faisaient rire aux éclats. Toi, tu jouissais de la scène, de loin. Heureuse de leur bonheur et heureuse de le contempler, un peu à l'écart. Vous vous étiez échappés de la ville, Abel avait décidé que vous ne subiriez pas l'horrible anniversaire du coup de force des Hommes en noir cette année-là, vous alliez gambader, nager tous les trois comme vous ne l'aviez pas fait depuis trop longtemps. Vous aviez ri sous cape de votre audace en longeant les murs de la ville à l'aube comme des enfants fugueurs. Une fois les remparts loin derrière vous, tu t'étais sentie incroyablement libre. Ivre d'odeurs, de chaleur et de lumière, tu marchais la tête haute, les yeux presque clos, tes pas se posaient dans les pas de ton enfance, dans ceux de ton père qui, lui aussi te portait sur ses épaules, chaque dimanche pour descendre à la mer, dans ceux vacillants de ta mère quand elle acceptait encore de t'accompagner au bord de l'eau. Tu

connaissais toutes les pierres de ce chemin, d'abord grosses comme le poing et tranchantes comme des lames, à peine détachées de la montagne, puis plus modestes, plus rondes, plus douces, mais plus traîtresses pour les chevilles. Plus bas, le sable gagnait doucement sur les pierres, permettant au promeneur de lever les yeux et de jouir en toute quiétude du spectacle de la mer. Elle apparaissait au détour du chemin, royale, sombre, fraîche, profonde et promettait la paix à tes yeux étourdis de lumière.

Ce jour-là, les couleurs lavées par le vent d'est, étaient si vives qu'elles fabriquaient de la joie en veux-tu-en-voilà et tu te surprénais à sentir à ton palais le goût de l'insouciance, le goût d'avant la Grande Sécheresse, le goût d'avant les Hommes en noir. Ta fille sur les rochers, comme un petit chaton qui retombe toujours sur ses pattes, s'approchait de l'eau, au comble de l'excitation. Abel, à ses côtés, paraissait si grand, si lourd, si lent, son pas était si sûr que rien jamais ne semblait pouvoir le troubler, il était la grande aiguille de ta pendule, fidèle. Un peu trop silencieux peut-être, mais la mer était si bleue, vous vous étiez baigné tous les trois comme des petits flotteurs perdus dans l'immensité, si loin des vociférations qui faisaient trembler Cita ce 10 juillet.

Comblée, ou presque, après avoir jeté en vain quelques regards interrogateurs à l'homme que tu aimais, tu t'étais assoupie sur ton rocher préféré. Éole, à tes pieds, alignait des galets qu'elle triait patiemment par couleur, Abel était parti marcher sur la digue. Engourdie par la chaleur, le cœur tranquille, ou presque, tu t'étais réveillée lentement. Tu avais plissé les yeux et cherché la silhouette d'Abel, tu t'étais étirée, tu avais rajusté un chapeau de toile sur les boucles d'Éole, tu avais regardé l'heure, levé à nouveau les yeux pour voir Abel, et tu avais su, tout de suite, ton cœur s'était décroché devant le vide de l'horizon. La peur, fidèle chienne, revint mordre ton ventre, le paradis se délita sous tes yeux, les chevaux de frise et leurs barbelés hérissaient la plage, la mer s'ouvrait comme une tombe, Éole pleurait. Tu avais couru dans tous les sens, trainant ta fille sans ménagement, tu avais hurlé, ils l'ont enlevé, il est parti, il s'est noyé. Puis tu avais attendu, pierre parmi les pierres, figée, pour l'éternité. Tu avais sangloté là sur ton rocher jusqu'à ce que la mer ait dévoré le soleil, une flaque, tu étais une flaque saumâtre qui s'évaporait dans la lumière déclinante, il resterait le sel et la pierre, tu t'étais sentie devenir dure comme la mort.

Et puis tu avais été prise dans le tourbillon des autres. Sur les rochers, puis à Cita, autour de toi, tout le monde s'agitait, petits poissons bavards, gros poissons ahuris te tournaient autour, ils causaient, ils savaient, ils questionnaient, ils consolait, ils conseillaient, leurs mots se cognaient encore et encore contre toi, vides, insensés. Toi, tu hurlais en silence, seule au monde. Les miliciens avaient enquêté ou avaient fait semblant, leur brutalité, leur vulgarité avait emporté avec elle ce qui te restait d'illusions, ils avaient pénétré chez toi avec leurs grosses bottes et leur langue de bois, ils t'avaient interrogée, ils avaient mis à sac votre maison, brisé votre intimité, pris ce qui leur plaisait, jeté tes derniers livres, ils avaient terrorisé ta fille et lassés de jouer, ils vous avaient abandonnées comme deux petites souris blessées dans leur trou.

Tu t'étais retrouvée seule avec ta détresse, sidérée. Tu avais essayé de faire les gestes. À l'intérieur tu étais morte mais tu faisais les gestes, pour Éole. Tu mettais trois couverts, tu en retirais un. Ta fille pleurait, tu la serrais contre toi, trop fort. Un craquement dans l'entrée te déchirait le cœur. Le pire c'était la nuit. Ton lit était un fleuve asséché, tes jambes glacées piaffaient inutilement dans les draps froissés, tu te perdais entre veille et sommeil, entre frissons et étouffement, ta peau privée de la chaleur de la peau de l'autre se mourait, tu tombais dans des puits d'inconscience, tu ne t'endormais pas, tu perdais connaissance et tu te réveillais en sursaut, affolée, seule, amputée d'une partie de toi. Éole t'appelait, la rue s'animait mais tu étais prisonnière d'un silence sans fin, le monde avait perdu sa voix, son odeur, la musique de ses pas. Dans la douleur, chaque jour qui passait, tu apprenais et tu réapprenais son absence, tu apprenais et tu réapprenais son silence. Les images d'Abel surgissaient, se culbutaient, se cognaient en toi, te faisaient chavirer à tout instant, insaisissables et envahissantes, elles te mettaient à la torture. Tu tentais vainement de chasser ces importunes, capricieuses qui imitaient la douceur de la présence avec une infinie cruauté en ne parlant que de l'absence, elles étaient l'absence, elles étaient la mémoire impossible, Abel était en petits morceaux qui te blessaient comme des éclats de verre.

Dès que tes forces te l'avaient permis, tu étais retournée vers la mer, vers le lieu du drame, pour comprendre, pour effacer, pour réparer... Chaque jour